

lois, et peut-être il y a plus d'États malheureux par les lois à faire que par les lois faites; et c'est aussi un des grands avantages des mœurs; elles fortifient les bonnes lois, et suppléent aux lois insuffisantes. Quand un citoyen est inspiré par le génie du bien, il n'est jamais embarrassé dans les cas que les lois n'ont pas prévus; son propre cœur est son législateur. L'habitude de la vertu forme une espèce d'instinct, plus sûr que la raison même, pour discerner partout le bien d'avec le mal. L'honnête homme devine les bonnes lois; et véritablement le génie de la législation est bien moins dans la tête que dans le cœur. J'oserais assurer que Solon, que Lycurgue, avaient encore plus de vertus que de lumières. Aussi quand Rome était en péril, que faisait-elle? elle ordonnait aux lois de se taire, et s'abandonnait à la seule conduite d'un homme de bien. La conscience de Camille fit longtemps toute la législation de Rome: et d'où vient sa fortune étonnante? de la force des mœurs, bien plus que de celle des lois. Cette Rome ne faisait que de naître, que dis-je? elle expirait en naissant sous l'effort des Gaulois; sa tête, cachée dans le Capitole, surmontait à peine les débris où son corps était enseveli: mais que ne peut un grand homme, quand il est sûr du courage et de la vertu de ses concitoyens? Camille accourt et brise l'indigne balance où Brennus osait peser Rome contre un peu d'or: il la remet debout; et déjà, avec des mœurs fières et une poignée de lois, du bord de son tombeau elle marche en reine à la conquête de l'univers. La fermeté des Brutus, la bonne foi des Régulus, la modestie des Cincinnatus, la sobriété des Fabricius, la chasteté des Lucrece et des Virginie, le désintéressement des Paul-Émile, la patience des Fabius, voilà les meilleures lois de Rome. Un homme vertueux est une loi vivante: il est plus: les préceptes guident, mais les exemples entraînent. Quelle différence entre une loi qui ne parle qu'une fois et Caton qui agit toujours! Ce Caton était à Rome la treizième table des lois, si insuffisantes dans les douze autres.

MADAME DE STAAL.

(Mademoiselle de Launay.)

LES MALHEURS D'UNE FEMME SAVANTE SUPÉRIEURE A SA CONDITION.

Lorsque j'étais dans la convalescence, et presque dans le désespoir, ma sœur me vint voir, et m'annonça avec de grands transports de joie, la fortune qu'elle croyait que j'allais faire. Elle me dit qu'allant à Versailles avec Mme de la Ferté, elle lui avait conté le long du chemin qu'elle avait une sœur cadette, qui avait été élevée singulièrement bien dans un couvent de province: elle lui dit que je savais tout ce qui se peut savoir, et lui fit une énumération des sciences qu'elle prétendait que je possédais, dont elle estropiait les noms. Ma sœur, qui ne savait rien, n'avait pas de peine à croire que je savais beaucoup. La duchesse, qui n'en savait pas plus qu'elle, adopta tout, et me crut un prodige: c'était la personne du monde qui s'engouait le plus violemment. Elle arriva à Versailles l'esprit frappé de cette prétendue merveille, qu'elle débita partout où elle fut, principalement chez Mme de Ventadour, sa sœur, où était le cardinal de Rohan. Elle s'échauffait l'imagination en parlant, et en disait cent fois plus qu'on ne lui en avait dit. On crut qu'il fallait s'assurer d'un si grand trésor. Madame la Dauphine vivait encore: on la croyait grosse; et l'on pensa que si elle accouchait d'une fille, je pourrais contribuer à son éducation. Et attendant, on décida qu'il fallait me mettre à Jouarre auprès de Mesdemoiselles de Rohan, qui y étaient toutes trois, pour en faire autant de chefs-d'œuvre.

Ma sœur, après m'avoir fait ce récit, me dit qu'il était abso-

lument nécessaire que j'allasse faire mes remerciements, et me montrer à sa maîtresse; qu'elle devait retourner ce jour-là à Versailles; qu'après lui avoir fait ma révérence, je reviendrais sur-le-champ. Je n'avais point d'habit honnête pour me présenter; j'en empruntai un d'une pensionnaire du couvent pour deux ou trois heures; et après que ma sœur m'eut un peu ajustée, je m'en allai avec elle. Nous arrivâmes chez la duchesse à son réveil. Elle fut ravie de me voir, me trouva charmante. Elle n'avait garde, au plus fort de sa prévention, d'en juger autrement. Après quelques mots qu'elle me dit, quelques réponses fort simples et peut-être assez plates que je lui fis: « Vraiment, dit-elle, elle parle à ravir: la voilà tout à propos pour m'écrire une lettre à M. Desmarets, que je veux qu'il ait tout à l'heure. Tenez, mademoiselle, on va vous donner du papier; vous n'avez qu'à écrire. — Et quoi, madame? lui répondis-je fort embarrassée. — Vous tournerez cela comme vous voudrez, reprit-elle. Il faut que cela soit bien; je veux qu'il m'accorde ce que je lui demande. — Mais, madame, repris-je, encore il faudrait savoir ce que vous voulez lui dire. — Eh! non, vous entendez. » Je n'entendais rien du tout; j'avais beau insister, je ne pouvais la faire expliquer. Enfin, rejoignant les propos décousus qu'elle lâcha, je compris à peu près de quoi il s'agissait. Je n'en étais guère plus avancée; car je ne savais point les usages et le cérémonial des gens titrés, et je voyais bien qu'elle ne distinguerait pas une faute d'ignorance d'une faute de bon sens. Je pris pourtant ce papier qu'on me présenta, et je me mis à écrire pendant qu'elle se levait sans savoir comment je m'y prendrais; et écrivant toujours au hasard, je finis cette lettre, que je lui fus présenter, fort incertaine du succès. « Hé bien, s'écria-t-elle, voilà justement tout ce que je voulais lui mander. Mais cela est admirable qu'elle ait si bien pris ma pensée! Henriette, votre sœur est étonnante. Oh! puisqu'elle écrit si bien, il faut qu'elle écrive encore une lettre pour mon homme d'affaires: cela sera fait pendant que je m'habille. » Il ne fallut point la questionner cette fois-là sur ce qu'elle voulait mander. Elle répandit un torrent de paroles, que toute l'attention que j'y donnais ne pouvait suivre; et je me trouvai encore plus embarrassée à cette seconde épreuve. Elle avait nommé son procureur et son avocat, qui entraient pour beaucoup dans cette lettre: ils m'étaient tout à fait inconnus, et malheu-

reusement je pris leurs noms l'un pour l'autre. « L'affaire est bien expliquée, me dit-elle après avoir lu la lettre; mais je ne comprends pas qu'une fille qui a autant d'esprit que vous en avez puisse donner à mon avocat le nom de mon procureur. » Elle découvrit par là les bornes de mon génie. Heureusement je n'en perdis pas totalement son estime.

Pendant que j'avais fait toutes ces dépêches, elle avait fini sa toilette et ne songea plus qu'à partir pour Versailles. Je la suivis jusqu'à son carrosse; et lorsqu'elle y fut montée et que ma sœur, qu'elle menait, eut pris sa place, au moment qu'on allait fermer la portière, et que je commençais à respirer: « Je pense, dit-elle à ma sœur, que je ferai bien de la mener tout à l'heure avec moi. Montez, montez, mademoiselle, je veux vous présenter à Mme de Ventadour. » Je demeurai pétrifiée à cette proposition; mais surtout ce qui me glaça le cœur fut cet habit emprunté pour deux heures, avec lequel je craignais qu'on ne me fit faire le tour du monde; et il ne s'en fallut guère. Mais, malgré ces considérations, il n'y avait pas moyen de reculer. Je n'étais plus au temps d'avoir une volonté, ni de résister à celle des autres. Je montai donc, le cœur serré: elle ne s'en aperçut pas, et parla tout le long du chemin. Elle disait cent choses à la fois, qui n'avaient nul rapport l'une à l'autre. Cependant il y avait tant de vivacité, de naturel et de grâce dans sa conversation, qu'on l'écoutait avec un extrême plaisir. Après m'avoir fait plusieurs questions dont elle n'avait pas attendu la réponse: « Sans doute, me dit-elle, puisque vous savez tant de choses, vous savez faire des points pour tirer l'horoscope: c'est tout ce que j'aime au monde. » Je lui dis que je n'avais pas la moindre idée de cette science. « Mais à quoi bon, reprit-elle, en avoir appris tant d'autres qui ne servent à rien? » Je l'assurai que je n'en avais apprise aucune; mais elle ne m'écoutait déjà plus, et se mit à faire l'éloge de la géomancie, chiromancie, etc.; me dit toutes les prédictions qu'on lui avait faites, dont elle attendait encore l'événement; me raconta à ce sujet plusieurs histoires mémorables, enfin son rêve de la nuit précédente, quantité d'autres aussi remarquables, qui devaient avoir tôt ou tard leur effet. J'écoutai le tout avec beaucoup de soumission et peu de foi. Enfin, nous arrivâmes. Elle nous dit, à ma sœur et à moi, d'aller à son appartement, et qu'ensuite nous irions la trouver

chez Mme de Ventadour, où elle descendit. Elle logeait à Versailles, dans les combles du château. Il me fut impossible d'arriver au haut du degré, et si quelqu'un de ses gens, qui nous suivaient, ne m'avait portée pour achever les dernières marches, j'y serais restée. Cette fatigue de corps et d'esprit me jeta dans un accablement où l'on ne sent plus rien, et où l'on pense encore moins. Je n'avais pas bien compris ce que la duchesse nous avait dit sur ma présentation à Mme de Ventadour : ma sœur ne l'avait pas mieux entendu ; et je crus qu'il n'y avait qu'à attendre qu'elle m'envoyât chercher. Nous restâmes ainsi jusqu'au soir dans son appartement, où elle rentra, furieuse de ce que nous n'avions pas exécuté ses ordres. Ils avaient été mal expliqués ; mais ce n'était pas une représentation à lui faire. Elle avait prétendu qu'on la vint trouver ; on ne l'avait pas fait ; c'était ma fortune manquée. J'écoutai dans un silence respectueux ses regrets, ses reproches, et tout ce que des sentiments impétueux, non retenus, font dire. Tout étant dit, elle se calma et ne songea plus qu'au lendemain. Elle dit qu'elle me mènerait elle-même chez sa sœur, et m'y mena. Je trouvai une personne d'un caractère tout différent du sien ; la douceur et la sincérité peintes sur son visage annonçaient le calme de son esprit et l'égalité de son âme. Elle me reçut avec toute sorte de bonté et de politesse, me parla de ma mère, qui avait été gouvernante de sa fille ; de l'estime qu'elle avait pour elle, du bien qu'elle avait ouï dire de moi ; enfin du désir de me placer convenablement. Ensuite on me fit voir M. le duc de Bretagne, qui vivait encore, et le Roi, qui ne faisait presque que de naître. On dit qu'il fallait aussi me faire voir les beautés de Versailles, et l'on me traîna partout. Je pensai expirer de lassitude.

Mme la duchesse de la Ferté avait déjà tant parlé de moi qu'on m'observait comme un objet de curiosité ; et mille gens venaient me regarder, m'examiner, m'interroger. Elle voulut encore, pour finir ma journée, que je fusse au souper du Roi ; et, après m'avoir démêlée dans la foule, elle me fit remarquer à M. le duc de Bourgogne, qu'elle entretenait, pendant une partie du souper, de mes talents, et de mon savoir prétendu. Elle ne s'en tint pas là. Le lendemain, étant allée chez la duchesse de Noailles, elle me manda d'y venir. J'arrive. « Voilà, dit-elle, madame, cette personne dont je vous ai entretenue, qui a un si grand esprit, qui sait tant de choses. Allons,

mademoiselle, parlez. Madame, vous allez voir comme elle parle. » Elle vit que j'hésitais à répondre, et pensa qu'il fallait m'aider comme une chanteuse qui prélude, à qui l'on indique l'air qu'on désire entendre. « Parlez un peu de religion, me dit-elle, vous direz ensuite autre chose. » Je fus si confondue, que cela ne se peut représenter, et que je ne puis même me souvenir comment je m'en tirai. Ce fut sans doute en niant les talents qu'elle me supposait, et, à ce qu'il me semble, pas tout à fait si mal que je l'aurais dû.

Cette scène ridicule fut à peu près répétée dans d'autres maisons où l'on me mena. Je vis donc que j'allais être promenée comme un singe, ou quelque autre animal qui fait des tours à la foire. J'aurais voulu que la terre m'engloutit plutôt que de continuer à jouer un pareil personnage. J'ai peut-être à me reprocher d'avoir été si choquée des scènes où je me voyais exposée, que j'en aie moins senti ce que je devais au motif de tant de bizarres démarches, qui n'était autre qu'un désir immodéré de me faire valoir.

Il y avait déjà trois ou quatre jours que j'étais dans cet état violent, lorsque la duchesse rentra le soir fulminant contre Mme de Ventadour et contre le cardinal de Rohan de ce qu'ils ne concluaient rien sur ce qui me regardait, parce qu'il fallait, pour me mettre à Jouarre, donner une pension que personne ne voulait payer. « Eh bien, dit-elle, s'adressant à ma sœur, puisqu'ils font tant de façons, il n'y a qu'à les laisser là. Je suis une assez grande dame pour faire sa fortune, sans avoir besoin d'eux. Je la prendrai chez moi : elle y sera mieux que partout ailleurs. » C'était tout ce que je craignais. Aussi je restai sans mouvement, sans parole, ne pouvant me résoudre à donner le moindre acquiescement à cette proposition. Sa grande agitation l'empêcha de remarquer mon immobilité. Ma sœur m'en fit de justes reproches quand nous fûmes seules. Je lui avouai que l'éloignement que j'avais pour cette situation, et la crainte de rien dire qui m'engageât, avaient suspendu toutes mes paroles.

Le dépit de Mme de la Ferté contre sa sœur la détermina à partir le lendemain, et je me flattai que j'allais me retrouver dans mon couvent, où j'avais tant d'impatience de me revoir ; mais je n'étais pas encore au bout de mes voyages. La duchesse m'annonça qu'elle allait à Sceaux, et qu'elle voulait m'y mener pour me faire voir à

M. de Malezieux, très-capable de juger ce que je valais. Ce me fut un nouveau surcroît de désolation d'aller encore me produire sur un nouveau théâtre.

Avant qu'elle partit, M. l'abbé de Vertot, son parent et son ami, qui se trouva à Versailles, lui vint rendre visite. Elle lui fit donner un fauteuil, et me laissa debout, comme elle faisait volontiers lorsqu'il y avait compagnie. Je ne pus me voir d'un air si soumis devant quelqu'un qui m'avait toujours rendu les plus profonds hommages. Je passai dans un cabinet, où je répandis quelques larmes que m'arracha l'humiliation que je venais de recevoir.

Nous fûmes l'après-dinée à Sceaux, où Mme la duchesse de la Ferté, toujours remplie de son objet, ne manqua pas de parler de moi avec excès. Mme la duchesse du Maine, accoutumée à ses exagérations, et rarement attentive à ce qui ne l'intéresse pas, l'écouta peu ou point. Cependant elle voulut à toute force me montrer à elle, et l'y fit consentir par complaisance; mais Mme la duchesse du Maine ne s'arrêta guère à me considérer. Mme de la Ferté, voyant que cette tentative n'avait rien rendu, pria M. de Malezieux de venir me voir chez elle, et de m'entretenir. Il y vint, fut longtemps avec moi, traita de diverses matières, sur lesquelles il me trouva assez passablement instruite. L'envie d'obliger la duchesse de la Ferté, la pente qu'il avait aussi bien qu'elle à l'exagération, et peut-être la volonté de me servir, lui firent confirmer toutes les merveilles qu'elle débitait de moi. Ce suffrage me mit en honneur dans une cour où les décisions de M. de Malezieux avaient la même infailibilité que celles de Pythagore parmi ses disciples. Les disputes les plus échauffées s'y terminaient au moment où quelqu'un prononçait : il l'a dit. Il dit donc que j'étais une personne rare; on le crut. On me venait voir, on m'écoutait, on ne cessait de m'admirer. Baron, fameux comédien, qui avait quitté le théâtre de Paris depuis près de trente ans, jouait alors la comédie à Sceaux. Il se piquait d'esprit. Il vint aussi examiner le mien, et, dans quelque-une de ses visites, il me dit d'un ton ironique qu'on jouerait le lendemain les *Femmes savantes*, et que sans doute j'y serais. Je lui répondis de manière à lui faire connaître qu'il ne me jouerait pas.

SUARD.

INFLUENCE DES GENS DU MONDE SUR LE LANGAGE.

Les progrès du goût tiennent à ceux du langage, et le langage, comme toutes les choses humaines, est dans une mobilité continue qui tend à le perfectionner ou à le corrompre.

Dans une nation où règne une communication continue des deux sexes, des personnes de tous les états, des esprits de tous les genres; où le premier objet est l'amusement, le premier mérite celui de plaire; où les intérêts, les prétentions, les opinions les plus contraires sont continuellement en présence les unes des autres, il faut contenir sans cesse les mouvements de l'esprit comme ceux du corps, et observer les regards de ceux devant qui l'on parle, pour affaiblir dans l'expression de son sentiment ou de sa pensée ce qui pourrait choquer leurs préjugés ou embarrasser leur amour-propre.

De là s'est formé ce ton du monde qui consiste à parler des choses familières avec noblesse et des choses grandes avec simplicité; à saisir les nuances les plus fines dans les convenances, à mettre dans ses discours comme dans ses manières une gradation délicate d'égards relative au sexe, au rang, à l'âge, aux dignités, à la considération personnelle de ceux à qui l'on parle.

Les gens de lettres et les savants, en instruisant le monde par leurs ouvrages, ont perfectionné leurs talents dans le monde; ils y ont porté leurs connaissances et leurs lumières.

Les discussions les plus subtiles sur les matières de goût et sur les découvertes des sciences sont devenues des sujets de conversation, et, pour rendre ces objets sensibles à des esprits frivoles et peu appliqués, il a fallu leur composer pour ainsi dire un langage nouveau, où la grâce fût unie à la plus grande clarté.

De ce concours d'efforts réunis on sent qu'il a dû résulter une langue simple dans ses formes et précise dans ses expressions, plus variée dans ses tours que dans ses mouvements; exprimant avec netteté ce que les vues de l'esprit ont de plus abstrait, ce que le sentiment a de plus délicat et ce que les convenances de la société ont de plus fugitif.

Par un rapprochement qui peut étonner au premier coup d'œil, cette langue est tout à la fois la langue de la galanterie et celle de la philosophie; et ce n'est qu'à son propre mérite qu'elle doit cet empire presque universel que les Romains tentèrent vainement de donner à la leur, quoiqu'ils en prescrivissent l'usage aux peuples qu'ils avaient soumis.

Tout s'affaiblit en se polissant, les langues surtout. Elles perdent plus de mots anciens qu'elles n'en acquièrent de nouveaux, et ce n'est guère que par les tours qu'elles s'enrichissent.

Plusieurs mots employés par Virgile étaient déjà vieillis du temps de Sénèque. La langue de Racine vieillirait et se corromprait peut-être bientôt, si une institution inconnue aux Romains ne veillait à en conserver la richesse et la pureté. Ce dépôt est confié à l'Académie française.

Les langues, comme les lois, doivent être constamment rappelées aux principes dont elles émanent. La nôtre doit aux ouvrages du génie sa force et son abondance; elle doit à la grande sociabilité de la nation une partie de ses grâces; mais c'est à la communication réciproque des gens du monde et des gens de lettres qu'elle doit son véritable caractère, et c'est à leur association seule qu'elle peut devoir la conservation de ces avantages.

C'est aux bons écrivains, sans doute, à maintenir par leurs ouvrages la pureté de la langue, et à défendre le bon goût contre les innovations de quelques auteurs à qui il ne manque que du génie pour avoir de l'originalité; qui prennent pour de l'imagination un assemblage forcé de figures incohérentes, et qui croient se faire un style en affectant péniblement des alliances de mots inusitées, dont la recherche est puérile, lorsqu'elles ne sont pas inspirées par le besoin d'exprimer une nouvelle combinaison d'idées.

C'est aux hommes du grand monde, dont l'esprit est éclairé par l'étude et la réflexion, qui connaissent les principes de la langue et

qui cultivent l'art d'écrire, à prévenir, dans ce monde où ils vivent, les outrages que notre langue peut recevoir de la frivolité, de l'ignorance ou d'une vaine affectation.

Les gens de lettres peuvent avoir une connaissance plus approfondie des principes de la langue écrite; les gens du monde ont sur la langue parlée un tact que les connaissances ne peuvent suppléer. C'est à eux qu'il appartient de distinguer dans l'emploi de certaines expressions ce qui est de l'usage d'avec ce qui est de mode, ce qui est de la langue de la cour d'avec ce qui n'est qu'un jargon de coterie; à fixer les limites de ce *bon ton* si recommandé, si peu défini, qui n'appartient pas à l'esprit, et sans lequel un homme d'esprit court quelquefois le risque d'être ridicule; qui n'est pas le bon goût, car le bon goût a des principes plus fins et une influence plus étendue; qui embellit l'esprit et le goût dans le monde, mais qui bornerait l'essor des talents si on voulait soumettre à des règles trop fugitives et trop variables les ouvrages de l'imagination et du génie.

THOMAS.

LETTRE A DUCIS.

Je voudrais pouvoir vous accompagner dans votre voyage à la Grande-Chartreuse. Ce lieu est fait pour vous. Combien il réveillera, dans votre imagination, d'idées mélancoliques et tendres! Je vous connais, vous serez plus d'une fois tenté d'y rester; vous n'en partirez, du moins, qu'avec les regrets les plus touchants. Ces pieux solitaires ont abrégé et simplifié le drame de la vie, ils ne s'occupent que du dénouement, et s'y précipitent sans cesse. C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage de la mort; mais la mort y touche aux cieux : c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. L'horreur même du désert qu'ils habitent ressemble à un tombeau. Il semble que déjà ils se sont retirés de la vie le plus loin qu'ils ont pu. Ah! que la vue de Ferney sera différente à vos yeux! Quel contraste! Là, tout tendait à la gloire, à l'agitation, au mouvement. C'était pourtant aussi une retraite, mais celle d'un homme qui, de là, voulait remuer le monde et se mêlait à tous les événements, dont le bruit même le plus éloigné ne parvient pas jusqu'aux autres. On a de la peine à s'imaginer encore aujourd'hui que sa cendre soit tranquille.

J'ai appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment; cela est effrayant. Aimons-nous jusqu'au dernier jour; et que celui qui survivra à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami? C'est là qu'elle repose, au lieu que, dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée.

TURGOT.

ACTION DU CHRISTIANISME SUR LA POLITIQUE.

Ni les progrès lents et successifs, ni la variété des événements qui élèvent les États sur les ruines les uns des autres, n'ont pu abolir un vice fondamental enraciné chez toutes les nations, et que la seule religion a pu détruire. Une injustice générale a régné dans les lois de tous les peuples. Je vois partout que les idées de ce qu'on a nommé le bien public ont été bornées à un petit nombre d'hommes; je vois que les législateurs les plus désintéressés pour leurs personnes ne l'ont point été pour leurs concitoyens, pour la société, ou pour la classe de la société dont ils faisaient partie; c'est que l'amour-propre, pour embrasser une sphère plus étendue, n'est pas moins disposé à l'injustice quand il n'est pas contenu par de grandes lumières; c'est qu'on a presque toujours mis la vertu à se soumettre aux opinions dans lesquelles on est né; c'est que ces opinions sont l'ouvrage de la multitude qui nous entoure, et que la multitude est toujours plus injuste que les particuliers, parce qu'elle est plus aveugle et plus exempte de remords.

Ainsi, dans les anciennes républiques la liberté était moins fondée sur le sentiment de la noblesse naturelle des hommes, que sur un équilibre d'ambition et de puissance entre les particuliers. L'amour de la patrie était moins l'amour de ses concitoyens qu'une haine commune pour les étrangers. De là les barbaries que les anciens exerçaient envers leurs esclaves; de là cette coutume de l'esclavage répandue autrefois sur toute la terre; ces cruautés horribles dans les guerres des Grecs et des Romains; cette inégalité barbare entre les deux sexes, qui règne encore aujourd'hui dans l'Orient; ce mépris de la plus grande partie des hommes, inspiré presque partout